

Christophe REFFAIT

## LOGIQUES DE L'ARGENT ET DU RÉCIT DANS *L'ÉDUCATION SENTIMENTALE*

L'argent est partout, dans *L'Éducation sentimentale*, et cette omniprésence semble la conséquence du « sujet bourgeois<sup>1</sup> » que s'est donné Flaubert : l'argent serait peut-être de ces « platitudes » qui vont de pair avec l'idée première d'écrire « une série d'analyses et de potins médiocres sans grandeur ni beauté »<sup>2</sup>. Aux alentours des chapitres II à IV de la deuxième partie, ou bien dans les chapitres IV et V de la troisième, le lecteur ne passe pas deux pages sans rencontrer de considération pécuniaire. À cet égard, l'épisode de Fontainebleau, aussi dégradée soit cette idylle, est l'une des rares des séquences dénuées d'occurrences de la sorte, jusqu'à ce que Frédéric demande « la note » (492) et s'en retourne à Paris en laissant sa « bourse » à Rosanette (493). Ajoutons qu'il n'en va pas seulement, dans *L'Éducation sentimentale*, de l'héritage et du revenu de Frédéric, des spéculations d'Arnoux, des affaires de Dambreuse ou des considérations d'économie politique contemporaines de la deuxième République. Le texte du roman fourmille aussi de menues sommes et de petits enjeux d'argent : Martinon se fait rendre de la monnaie au dépôt des parapluies de l'Alhambra (142) ; Frédéric étudiant dîne pour 43 sous<sup>3</sup> (73) ; Deslauriers ruminera plus tard son amertume des restaurants à 32 sous (369) ; emprunter « deux pièces de cent sous » (10 francs) à Frédéric lui permet de gagner son pari de séduire une petite employée (144) ; 12 francs au fond de la poche de Frédéric lui permettent de payer douze bouteilles de vin aux gardes nationaux qui le retiennent à son retour de Fontainebleau (497)...

Certes le sens se réfugie souvent dans le détail. On a remarqué par exemple que dans la curieuse scène triangulaire où Rosanette paie dix napoléons (200 francs) à la Vatnaz qui lui réclame 185 francs, c'est Rosanette qui devrait empocher les 15 francs de monnaie fournis par Frédéric, et non la Vatnaz (220) ; cette saynète dirait tout à la fois la cupidité malhonnête de la Vatnaz, l'intelligence bornée de Rosanette (qui reprend sa bonne pour 4 sous mais sera bientôt flouée par Arnoux), voire l'échec du petit geste galant et intéressé de Frédéric, qui échappe à la Maréchale. Détails significatifs encore : Frédéric donne 10 francs pour aller dîner à Deslauriers qui ne lui en réclamait que 5 (65), expression d'une générosité à perte que soulignera tout le roman. Ou bien : Frédéric laisse 20 francs de pourboire au serveur du Café anglais après les courses au Champ de Mars (329), donne 5 francs à un commissionnaire pour aller s'enquérir de Mme Arnoux depuis la rue Tronchet (414), paie 60 francs « sans compter le pourboire » pour rentrer de Corbeil à Paris en juin 1848 (494), autant de sommes qui font sens et ont droit de cité dans le roman par leur caractère relativement exorbitant, comme nous le verrons.

<sup>1</sup> Gustave Flaubert, lettre à Edma Roger des Genettes, fin novembre 1864.

<sup>2</sup> Gustave Flaubert, lettre du 6 mai 1863 aux frères Goncourt.

<sup>3</sup> Soit 2,15 francs (un sou = 5 centimes).

Quel que soit le degré de motivation de ces notations financières, les menues transactions tout comme les grandes « affaires » dénoncées par Frédéric dans le salon des Dambreuse (364) saturent le texte romanesque. Ce réalisme financier doit-il nécessairement nous faire songer au roman balzacien ? Il nous semble que les chiffres chez Balzac, dans *César Birotteau*, *Gobseck*, ou *La Maison Nucingen*, aussi bien que dans des « miniatures » comme *Eugénie Grandet* ou *Le Curé de Tours*, où il s'agit du prix des petites choses, se groupent autour d'un enjeu linéaire, font sens à l'intérieur d'un récit d'enrichissement, de ruine ou de « coup » (coup de Bourse, délit d'initiés, fausse faillite...), comme les chiffres du roman zolien d'ailleurs. Le réalisme financier de *L'Éducation sentimentale* relèverait plutôt d'une forme de dissémination : les quelques occurrences que nous avons évoquées sont éparées, plutôt qu'elles ne sont inféodées à une continuité. Comme le réalisme financier de Zola a pu quant à lui être jugé peu fiable sur les petites sommes, ainsi que le lui reproche certaine sociologie du roman du début du XX<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>, ce serait peut-être à d'autres écritures qu'il faudrait songer en inventoriant les notations pécuniaires de *L'Éducation sentimentale*. Leur exactitude concertée peut faire songer aux Goncourt ou à Huysmans. Mais le naturel de l'occurrence pécuniaire évoque aussi le réalisme financier sans façons d'un Stendhal, lorsqu'on précise dans *Le Rouge et le Noir* le prix des dîners de Julien à Besançon ou ce qu'il économise de cierges dans la cathédrale... Peut-être retrouvons-nous même, à travers les désignations de l'argent dans *L'Éducation sentimentale*, ces effets de capillarité qui caractérisent le réalisme oblique des romans de Gaboriau par exemple, lorsque la tension du romanesque vers de plus pressants enjeux (enquête, filature, poursuite) libère une esquisse du Paris des années 1860 où pointent de précieux témoignages du prix d'une course en fiacre entre les Batignolles et l'Opéra ou de celui d'un bock près de la place d'Italie, saillies documentaires d'autant plus fiables qu'elles se trouvent dégagées de tout manifeste esthétique. Il y a de cela dans *L'Éducation sentimentale*, où le document rassemblé par Flaubert avec la plus grande rigueur se trouve redistribué dans le texte en donnant l'impression que les *realia* financières sont l'un des traits de « la vie elle-même apparue », pour reprendre le mot de Maupassant<sup>5</sup>.

## ARGENT ET MOTIVATION DU RECIT

Cependant, la difficulté et l'intérêt de l'écriture de l'argent dans *L'Éducation sentimentale* résident moins dans ce déploiement de surface du signifiant pécuniaire que dans les logiques financières à l'œuvre dans le récit. Pourquoi Frédéric quitte-t-il Paris de manière abrupte dans la première partie ? – parce que sa mère vient de lui avouer la vérité de sa « fortune compromise » (54) : il ne dispose plus que de 2300 francs de rente, 3000 si sa mère y ajoute une dotation mensuelle de 700 francs<sup>6</sup>, au lieu des 15 000 qu'il escomptait pour vivre décemment (162-164). Pourquoi Frédéric retourne-t-il à Paris trois ans plus tard, ce qui motive tout uniment la transition entre la première et la deuxième partie du roman ? – parce que l'héritage de son oncle multiplie ses revenus par neuf et lui permet d'assouvir ses

<sup>4</sup> Voir Anne-Marie et Charles Lalo, « De l'inaptitude des romanciers contemporains à observer les questions d'argent », *Mercur de France* n°92, juillet-août 1911, p. 504 et sq.

<sup>5</sup> Guy de Maupassant, « Gustave Flaubert » [1884], in *Pour Gustave Flaubert*, Éditions complexes, « Le regard littéraire », 1986, p. 46-47 (à propos bien sûr de *Madame Bovary*).

<sup>6</sup> On pense naturellement aux rapports de Flaubert lui-même avec sa mère, en particulier à propos des frais qu'entraînent les saisons parisiennes de Gustave au milieu des années 1860. Voir le florilège de citations de l'article « Dépenses », in Jean-Benoît Guinot, *Dictionnaire Flaubert*, Paris, CNRS éditions, 2010.

ambitions (171). Pourquoi une deuxième incarnation d'Arnoux en fabricant de faïence ? – parce que sa spéculation sur les terrains de Belleville a échoué (234, 237) et qu'il a été condamné dans l'affaire de la compagnie de kaolin (275). Pourquoi Mme Arnoux vient-elle par deux fois seule dans l'appartement de Frédéric, laissant songer à une « bonne fortune » (293) ? – la première fois pour le prier d'intercéder auprès de Dambreuse pour qu'il suspende ses poursuites contre son mari pour défaut de paiement de 4000 francs ; la deuxième fois, dans l'épilogue du roman, prétendument<sup>7</sup> pour rembourser Frédéric des 15 000 francs versés vingt ans auparavant afin de désintéresser le créancier Vanneroy (288), somme qu'Arnoux n'a pu restituer à Frédéric lorsque Oudry s'est rendu acquéreur des terrains de Belleville, parce qu'Arnoux avait abusé des hypothèques sur ces terrains et, par ailleurs, négligé de renouveler l'inscription hypothécaire de Frédéric, l'excluant *de facto* du cercle des créanciers (334). Pourquoi, encore, Rosanette surgit-elle chez Mme Arnoux au moment même de l'étreinte et du « long baiser » de Frédéric et Marie ? – parce qu'elle veut « parler à M. Arnoux, pour affaires » (529). Inutile de multiplier les exemples, la motivation financière est puissante, comme en atteste du reste l'étude génétique<sup>8</sup>, et elle va jusqu'à commander au découpage des chapitres et parties. Nous pourrions aller plus loin, en imitant Pierre Cogny lorsqu'il remarque qu'après tout, c'est en revenant du Havre, où il est allé quêter une promesse d'héritage, que Frédéric rencontre Mme Arnoux, la motivation financière présidant dès lors à tout le roman<sup>9</sup>. Ainsi, n'est-il pas sensible que l'évocation de la béatitude de Frédéric dans Paris l'été, dans la première partie (158-160), n'obéit pas seulement à une motivation dramatique *ex ante* qui est le rapprochement opéré avec Mme Arnoux lors de la soirée de retour de Saint-Cloud (lorsqu'elle intercepte la lettre par laquelle la Vatnaz informe Arnoux du succès de son entremise avec Rosanette ; 156), mais aussi et surtout à une motivation *ex post*, proprement dramaturgique, qui est la révélation de la gêne financière des Moreau (162) ? Le premier passage semble écrit en vue du second, le bonheur décrit en vue du récit de la chute du revenu.

Dès lors, nous nous avançons vers une antinomie hautement problématique de *L'Éducation sentimentale* : ce texte construit comme une juxtaposition de tableaux<sup>10</sup>, ce texte conçu par morceaux qui posent d'évidents problèmes de transition<sup>11</sup>, ce texte qui serait le produit d'un savant effacement des relations de causalité<sup>12</sup>, qui nous livrerait une vision définitive de l'histoire<sup>13</sup>, qui refuserait enfin à ses risques et périls la « fausseté de la perspective<sup>14</sup> » du roman conventionnel, ce texte ferait en fait une place singulièrement importante aux pures et simples logiques financières. Plus nous sommes sensibles aux effets de discontinuité et de montage de cette esthétique romanesque, plus l'argent nous paraît, en regard, concentrer les effets de causalité. La plus grande modernité s'accompagnerait-elle

<sup>7</sup> On se reportera ici à la lecture résolument « ironique » proposée par Mike Wetherhill pour rendre compte de la « dissonance » de la fin du roman. Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, éd. Mike Wetherhill, Paris, Garnier, introduction p. XXVII et p. I-II.

<sup>8</sup> Voir Kazuhiro Matsuzawa, « L'illusion de la désillusion. Essai d'interprétation génétique de *L'Éducation sentimentale* », *Revue Flaubert* [en ligne], 2010.3 « Le désir amoureux ». Cet article résume l'argumentaire de l'auteur dans l'ouvrage *Introduction à l'étude critique et génétique de « L'Éducation sentimentale » de Gustave Flaubert – l'amour, l'argent, la parole*, Tokyo, France Tosho, Diffusion Nizet, 1992.

<sup>9</sup> Pierre Cogny, *L'Éducation sentimentale de Flaubert. Le monde en creux*, Paris, Larousse Université, 1975, p. 118.

<sup>10</sup> Albert Thibaudet, *Gustave Flaubert* [1922], Paris, Gallimard, « Tel », 1992, p. 230.

<sup>11</sup> Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, éd. Mike Wetherhill, *op. cit.*, introduction p. II.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. LXIII.

<sup>13</sup> Voir Gisèle Séginger, *Flaubert, une poétique de l'Histoire*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2000. Voir aussi le dossier proposé par Pierre-Marc de Biasi sur « L'Histoire dans *L'Éducation sentimentale* », en particulier les p. 647-648.

<sup>14</sup> Gustave Flaubert, lettre du 8 octobre 1879 à Edma Roger des Genettes.

donc des ressorts les plus éculés du drame financier ? Lors du colloque de la *Society of Dix-Neuviémistes* sur l'argent en 2003<sup>15</sup>, Mike Wetherhill a nourri les débats en déclarant qu'Emma Bovary, somme toute, se suicide faute de pouvoir rembourser ses dettes. Par cette provocation, il entendait suggérer que la motivation romanesque d'ordre financier est chez Flaubert à la fois sémantiquement déficitaire et, malgré tout, opérante. C'était aussi une manière d'indiquer qu'en pays de bovarysme, l'argent est l'autre nom du principe de réalité. Le paradoxe est le même dans *L'Éducation sentimentale*.

Cela veut-il dire que cette œuvre emprunterait ses effets au roman ou au théâtre de mœurs financières qui lui sont contemporains, où des fortunes familiales se trouvent ébranlées par de mauvais placements ; où l'héritage, la Bourse, le mariage forment autant d'expédients dramatiques et d'états du récit ? Ce serait inexact, pour trois raisons. D'abord parce que le traitement du coup de théâtre financier est mis à distance par l'ironie citationnelle. L'exclamation qui ouvre le chapitre VI de la première partie, lorsque Frédéric apprend la vérité de sa fortune – « Ruiné, dépouillé, perdu ! » (164) – est une outrance, un élément de discours direct libre de la même eau que la déclaration liminaire de Frédéric à Deslauriers : « Je suis de la race des déshérités » (63). Ici, romantisme complaisant d'un jeune homme qui reste malgré tout héritier putatif ; là, grandiloquence à la Ponsard<sup>16</sup> que la narration ne manque pas de mettre à distance. Ensuite, parce que l'aléa financier se trouve aussi souvent, dans *L'Éducation sentimentale*, dilué dans le récit, relativisé, alors qu'il aurait motivé des morceaux de bravoure dans un roman mineur à la mode de Charles Mérouvel ou Pierre Zaccone<sup>17</sup> : « les actions du Nord ayant fait quinze francs de hausse, comme il en avait acheté deux mille l'autre mois il se trouva gagner trente mille francs » (357). Ici, l'inclusion de l'explication (« comme... ») dans l'énoncé du fait financier le ramasse sur lui-même, lui dénie toute fécondité dans le récit, et le verbe pronominal (« se trouva ») désinvestit le sujet de toute activité, reléguant cette péripétie boursière parmi les hasards du roman. Enfin, troisième écart entre *L'Éducation sentimentale* et le commun du roman de mœurs boursières : le refus de toute stéréotypie. Pas de banquier juif dans les salons Dambreuse, par exemple, cependant que la critique de la ploutocratie est mise à distance : la dénonciation des « loups-cerviers de la Bourse », cliché post-balzacien du pamphlet des années 1850, émerge dans un second moment de la soirée chez Dussardier où se mêlent « aux griefs légitimes les reproches les plus bêtes » (393) ; et le discours contre « la prépondérance des intérêts pécuniaires » (446), précédé par la vitupération des « affaires » dans le salon Dambreuse (364), est endossé par un jeune rentier candidat à la députation en avril 48, et par là-même signalé comme poncif idéologique, en même temps que reconnu comme « symptôme » par le banquier (447).

## LES RELATIONS DE CREDIT

Ce refus des facilités du roman populaire ou du théâtre bourgeois à sujet financier ne nous permet pas pour autant de nier que l'argent ait dans le récit une puissance configurante. Il serait certainement possible de mener à propos de *L'Éducation sentimentale* une étude de la

<sup>15</sup> « Currencies », deuxième colloque annuel de la *Society of Dix-Neuviémistes*, Leeds (G.B.), 1-2 septembre 2003.

<sup>16</sup> Voir en l'occurrence François Ponsard, *La Bourse*, comédie en 5 actes et en vers (Théâtre-Français, 6 mai 1856), Michel Lévy Frères éditeur, 1856, 144 p.

<sup>17</sup> Ou encore dans *L'Argent* de Zola, où Pierluigi Pellini a diagnostiqué le retour d'un véritable romanesque financier. Pierluigi Pellini, *L'Oro e la carta, L'Argent di Zola, la « letteratura finanziaria » e la logica del naturalismo*, Fasano, Schena, 1996, 312 p.

logique de crédit inspirée des outils que mobilise Alexandre Péraud dans l'analyse du roman balzacien<sup>18</sup>. L'omniprésence de la dette, dans *L'Éducation sentimentale* est patente, que la dette revête une acception morale (Frédéric considère comme une « réparation » (557) le fait de veiller le corps de Dambreuse) ou qu'elle soit proprement financière – la relation de crédit n'étant de toutes les manières jamais exempte ici d'un investissement passionnel. On sait assez en quoi l'épilogue du roman emprunte aux formes de la comptabilité, la conversation avec Deslauriers s'assimilant à un bilan, la visite de Mme Arnoux à un solde de tout compte. L'ambivalence de cette « dernière démarche de femme » (621) tient à ce que l'enjeu financier demeure marginal dans la scène : ainsi, le « petit portefeuille de velours grenat » restera sur la cheminée et ne sera naturellement pas ouvert, tandis que s'ouvrent les cœurs dont il est une possible figure ; Frédéric regarde ce remboursement comme un « cadeau » (616) et Mme Arnoux précise que « ce n'est pas pour cela [qu'elle est] venue » (617), les deux personnages niant ainsi de concert toute relation de crédit ; enfin lorsque Mme Arnoux avoue, lors d'une promenade qui exauce une faveur jadis demandée (409), qu'elle savait, goûtait et partageait l'amour de Frédéric, celui-ci estime que « ses souffrances d'autrefois » sont désormais « payées » (618). L'épilogue de *L'Éducation sentimentale* inverse en quelque sorte celui d'*Eugénie Grandet*, où la lettre odieuse de Charles requalifie en prêt à intérêts ce qui avait été échange des cœurs. Ici au contraire, sans que cela interdise une lecture ironique de la scène, le remboursement d'argent est entièrement requalifié en échange de gages amoureux à valeur rétrospective. Mme Arnoux ne paie pas d'intérêts dans ce remboursement vingt ans après, observe Pierre-Marc de Biasi (289, n1), mais c'est peut-être parce que la mémoire même dont témoignent les deux amants prend valeur d'intérêts cumulés dans cette transaction sentimentale.

Cependant, cette dernière scène ne doit pas occulter la logique de crédit qui soutient près de la moitié du roman, à partir du moment où Frédéric prête à Arnoux la somme de 15 000 francs, dans le chapitre III de la deuxième partie. Passons sur le fait que le diptyque Arnoux quémandeur (286-287) / Arnoux « heureux » et « intolérable » (290) relève de la physiologie du débiteur ou bien ressortit au vaudeville. Passons aussi sur certaines finesses morales qu'esquisse *L'Éducation sentimentale* : l'impossibilité pour Frédéric de réclamer ses 15 000 francs du fait même du surplomb moral que lui confère son duel (351), ou bien la répugnance à demander à Arnoux de payer Rosanette parce que « cette réclamation à un homme qui avait été l'amant de sa maîtresse lui semblait une turpitude » (581). Il importe en revanche de remarquer en quoi l'affaire des 15 000 francs prêtés par Frédéric, augmentée de la faillite frauduleuse de la compagnie de kaolin (275), des 4000 francs de billets impayés à Dambreuse avec la signature de Mme Arnoux (293), enfin des 12 000 francs qu'il faudrait à Arnoux pour désintéresser Mignot qu'il a floué de 50 000 francs (598) forment un écheveau qui structure tout uniment la dernière partie du roman. Les chapitres III à V, plus précisément, mettent en scène une ronde du crédit qui rappelle le jeu triangulaire des lettres de change balzaciennes. La Vatnaz poursuit Rosanette pour cinq billets de 1000 francs (535), affaire qui va déterminer une petite expansion du récit permettant de saisir la nature exacte des relations anciennes entre la Vatnaz et Dussardier, lequel offre à Frédéric ses économies pour désintéresser en secret sa propre maîtresse (585-587). Mais c'est à Arnoux que Rosanette s'adresse d'abord pour rentrer dans ses fonds, plutôt qu'à Frédéric, parce que son

---

<sup>18</sup> Alexandre Péraud, *Le crédit dans la poésie balzacienne*, Paris, Classiques Garnier, 2012, 400 p.

ancien protecteur lui doit de l'argent, ne l'ayant jusqu'alors payée qu'en monnaie de singe : certes elle a eu son châle (267), mais elle ne peut rien faire de promesses de participation aux bénéfiques d'une compagnie de kaolin (241) ou d'une société d'éclairage des villes du Languedoc (535). Deslauriers entre à son service pour lui montrer l'inanité des poursuites judiciaires dans cette dernière affaire et l'enjoindre en revanche à poursuivre Arnoux à propos de la compagnie de kaolin, ce qui est un succès (590-591). Deslauriers, à qui Frédéric a eu la faiblesse de confier le recouvrement de son hypothèque perdue, a un double mobile qui est de se venger à la fois d'Arnoux, qui l'a pour ainsi dire privé des 15 000 francs qui auraient pu servir à fonder un journal, et de Mme Arnoux, qui a résisté à ses avances. Il ne reste plus à Mme Dambreuse qu'à entrer dans la danse des recouvrements. Deux expédients romanesques fort légers (elle a appris par Olympe Regimbart la tentative de sauvetage d'Arnoux par Frédéric avec ses propres 12 000 francs, et Frédéric fait « naïvement » le joint entre elle et Deslauriers agent d'affaires 601-602) amènent Mme Dambreuse à attaquer Arnoux en réclamant le paiement des 4000 francs de billets autrefois protestés, et nous observons comment cette intrigue proprement financière (le rachat aux enchères de créances désespérées par un homme de paille) *saute* sans transition à la pure et simple vente aux enchères de tous les biens des Arnoux (603), déterminant le dénouement de 1851.

Ainsi, un tiers au moins de *L'Éducation sentimentale* est l'histoire d'un homme, Frédéric, qui protège un débiteur de ses créanciers, y compris lui-même, par amour de sa femme. Paralysé par ce *double bind*, le héros finit à son cœur défendant par fédérer l'opposition active de ses maîtresses et ses amis, opposition de créanciers si unanime qu'elle autorise d'ailleurs les quiproquos, Frédéric pouvant croire que la vente aux enchères finale est le fait de Rosanette (603), puisque les agents d'affaires (Deslauriers et Sénécal) sont les mêmes que dans le procès sur le kaolin. La fin du roman est la réussite concertée, par voie de recouvrements de dettes, de la jalousie de Rosanette (« Pourquoi ne veux-tu pas qu'ils payent ? C'est dans la peur d'affliger ton ancienne, avoue-le ! » 584), de la « rage » de Mme Dambreuse (« Ainsi cet argent, son argent à elle, était pour empêcher le départ de l'autre, pour se conserver une maîtresse ! » 601) et de la rancune jalouse de Deslauriers (« Puisque la vengeance s'offrait, pourquoi ne pas la saisir ? » 602). Peut-être l'in vraisemblance feuilletonesque de ce dispositif, pour lequel Flaubert a dû à la fois multiplier les relations de crédit et faire converger les armes entre les mains de Deslauriers et Sénécal, ne dit-elle qu'une seule chose : l'argent est devenu le principal vecteur des passions à l'âge moderne et le roman, dès lors qu'il s'astreint à un « sujet bourgeois », est condamné à semblables intrigues. À aucun moment, nous semble-t-il, Flaubert n'entend nimer ce dispositif financier d'une opacité fantastique à la Balzac ni lui donner une importance romanesque *per se*, témoin les explications déléguées à Regimbart sur l'arnaque Mignot (598) : lorsqu'il le faut, le texte éclaire brièvement les logiques financières, sarclant cette matière pour dégager les passions à l'œuvre, dans leur nudité.

## L'ÉROSION DU CAPITAL

On remarquera cependant que la logique de crédit ne représente pas toute la matière financière de *L'Éducation sentimentale*. Une autre logique, patiemment filée durant tout le récit, met en scène, en particulier à travers les affaires de Frédéric, la transformation d'un patrimoine en liquidités, la préférence du sujet pour une dépense présente plutôt que

l'augmentation de son capital, jusqu'à ce que son revenu soit compromis par l'atrophie de ce capital. Cette logique de l'épuisement n'est pas tout à fait indépendante de la logique de crédit (le point commun est la recherche de fonds pour honorer une dépense présente), mais elle revêt assez d'importance dans le roman pour être considérée en elle-même. « Quant à Frédéric », conclut le roman, « ayant mangé les deux tiers de sa fortune, il vivait en petit bourgeois » (622). L'histoire de qu'il est convenu d'appeler l'échec de Frédéric s'exprime entre autres à travers les finances du personnage, de même que l'acte créancier ou débiteur, s'il « s'énonce socialement », écrit Alexandre Péraud, « n'en véhicule pas moins un manque à être »<sup>19</sup>. Mais comment mange-t-on une fortune ?

*L'Éducation sentimentale* est l'histoire d'un chiffre qui n'est jamais donné, est toujours désigné obliquement par le mot « fortune », mais demeure à peu près calculable : il s'agit du capital de Frédéric. Nous pouvons inférer son montant de celui de ses rentes. Le mot « rente » désigne le revenu servi annuellement par un capital, qu'il s'agisse de rente foncière (de fermages perçus par un propriétaire terrien), d'emprunt d'État (jusqu'en 1852, l'État sert une rente de 5% dont l'ancêtre est le denier 20<sup>20</sup>) ou d'un mélange des deux. Le texte de Flaubert calcule ainsi le revenu et le capital de Mme Dambreuse. Celle-ci explique à Frédéric qu'elle détient « trois cent mille francs » en propre et que son contrat de mariage lui garantit « quinze mille livres de rente » de la part de son mari en cas de survivance (556). Une dizaine de pages plus tard, lorsque Mme Dambreuse éperdue se rend compte que son défunt mari l'a déshéritée au profit de sa fille naturelle, qu'elle ne captera pas les trois millions de la fortune Dambreuse, et que le vieux contrat de mariage s'impose en l'absence de testament postérieur, le texte précise : « elle n'avait plus que trente mille livres de rente » (567), faisant bel et bien la somme des 15 000 livres de rente garantis par le banquier à son épouse, et de 15 000 autres francs qui sont donc le revenu de son capital initial de 300 000 francs, au taux effectif de 5%. Bien que la fortune de Frédéric soit initialement constituée de terres affermées et non d'une inscription au Grand Livre, faisons l'hypothèse que son capital et son revenu suivent ces proportions ; alors le revenu de Frédéric après son héritage, 27 000 francs de rente, correspondrait à une fortune de l'ordre de 540 000 francs. Frédéric Moreau serait demi-millionnaire. Cette approximation admise, il ne fait pas si pâle figure à côté d'Oudry ; il forme un bon parti pour le père Roque ; et l'on s'explique mieux que Dambreuse compte instamment sur sa participation dans l'affaire des houilles (262, 277 et 297).

Cependant, Frédéric est dépensier, et le récit tient discrètement le compte des effets de ses dépenses sur son patrimoine. Dès l'annonce de l'héritage se déclenche en Frédéric une sorte de bovarysme consumériste (173-174). Dès le début du chapitre II de la deuxième partie, le texte précise que Frédéric doit 40 000 francs à ses fournisseurs pour son installation à Paris en majesté, et que s'y ajoutent 37 000 francs de frais de notaire. Frédéric a d'emblée dépensé près de 80 000 francs sur son capital initial, soit trois fois son revenu annuel. Ne nous laissons pas ici abuser par l'impassibilité de la narration : « sa fortune étant en biens territoriaux, il écrivit au notaire du Havre d'en vendre une partie, pour se libérer de ses dettes et avoir quelque argent à sa disposition » (214). Car cette phrase signifie tout simplement que Frédéric a commencé à transformer son capital en liquidités, et ce « quelque argent » sent son petit maître dilapidateur. Ce jeune héritier, dès le début de la deuxième partie, ne *pèse* déjà

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>20</sup> Voir Jacques-Marie Vaslin, « Le siècle d'or de la rente perpétuelle française », in Georges Gallais-Hamonno (dir.), *Le marché financier français au XIX<sup>e</sup> siècle*, vol. 2, Paris, Publications de la Sorbonne, 2007, p. 117-208.

plus 27 000 livres de rentes, comme on dirait chez Balzac : son calcul est juste lorsqu'il songe que « son revenu serait diminué de quatre mille francs, pour le moins » (253) s'il prêtait à Deslauriers les 15 000 francs promis, en sus de ses dettes<sup>21</sup>. Il n'est donc pas si étonnant que la perte ultérieure de 60 000 francs à la Bourse amène Frédéric à méditer sur l'urgence de se réformer financièrement (366), que le héros puisse parfois dire à ses amis pauvres qu'il n'a « pas de fonds » (251), ou bien encore que trouver 4000 francs pour désintéresser la Vatnaz soit un problème (581). Si comme le dit le texte, Frédéric a en 1867 « mangé les deux tiers de sa fortune », cela signifie qu'il ne lui resterait plus qu'un capital de l'ordre de 180 000 francs, produisant un revenu annuel de 9000 francs<sup>22</sup>.

Ces calculs simplifiés permettent de vérifier dans le détail ce que le texte rend du reste globalement, et parfois localement, sensible : Frédéric n'est pas de la « race des déshérités » mais de l'espèce des dépensiers ; sa manière de ne pas être « hérité par son héritage », pour reprendre le mot de Bourdieu, est de le dilapider. Et sa propension à liquider se lit parfois dans de petits faits très éclairants : avec les 250 francs demandés à sa mère pour passer l'été à Paris, Frédéric s'achète un petit capital vestimentaire (126), qu'il revend bientôt pour régaler Arnoux et Regimbart aux Frères provençaux. Ce qui compte n'est pas seulement que ce petit capital se trouve transformé en frais de bouche, en destruction consommatrice et festive comme dirait Jean-Baptiste Say, mais aussi que Frédéric expérimente ici la décote de ce capital, puisqu'il ne vend « tous ses habits neufs » que 80 francs (130). Toute cession de capital en faveur de la liquidité comporte ce risque de dévaluation (c'est ici que nous retrouvons la logique de crédit : on paie cher la disponibilité des fonds).

Frédéric n'aurait-il pu augmenter sa fortune au lieu de grignoter son capital ? Son lien avec le banquier Dambreuse, dans l'hypothèse où les affaires de celui-ci ne seraient pas véreuses (mais reposent seulement sur la collusion avec le pouvoir), aurait pu lui permettre d'opérer une transition entre « l'ancien argent » et « l'argent nouveau », pour reprendre les termes de Zola dans le dossier préparatoire de *L'Argent* (1891), c'est-à-dire entre la fortune traditionnelle, fondée sur la propriété foncière, et la fortune moderne, fondée sur l'industrie et la spéculation. Dambreuse lui-même est entre ces deux mondes, comme le montre le bilan de sa fortune foncière et mobilière (558) et comme l'explique sa trajectoire depuis 1825 (66), qui fait de lui une sorte de M. de Rênal, la clairvoyance et l'ironie en plus. Arnoux est du côté de l'argent nouveau, lui qui enchaîne les projets spéculatifs (289), jusqu'aux plus fantaisistes (469), mais il n'a ni le sens du profit (304) ni celui de l'augmentation de capital, et ressemble à un Macaire trop « bon garçon » ou à un floueur de vaudeville des années 1830. Frédéric enfin est du côté de l'argent nouveau, lorsqu'il pense « vendre une ferme » pour prendre des actions dans l'*Union générale des bouilles* françaises, embrasser la fonction de secrétaire général de ce cartel, enfin exaucer la devise de Dambreuse : « votre capital garantit votre position, comme votre position votre capital » (298). Frédéric est aussi du côté de l'argent nouveau lorsqu'il convertit 174 000 francs provenant de la vente de sa ferme en une moitié placée sur l'État (rente perpétuelle à 5%) et une autre moitié à la Bourse en valeurs mobilières<sup>23</sup> (334). L'enjeu que recouvre l'affaire Dambreuse est fort important, quoique rendu peu perceptible

<sup>21</sup> Les 77 000 francs de frais annoncés en début de chapitre + ces 15 000 francs = 92 000 francs, qui soustraits au capital initial de 540 000 francs (si nous admettons ce chiffre) donnent un capital ne produisant plus qu'un revenu annuel de 22 400 francs.

<sup>22</sup> Ce qui est, soit dit en passant, exactement la dépense annuelle de Flaubert au milieu des années 1860, au grand dam de sa mère.

<sup>23</sup> Placement qui lui rapporte d'abord 34%, mais s'avère périlleux.



du fait des discontinuités du récit : en fait, si nous considérons que Mme Moreau, ce censeur, est coupable d'errements financiers comparables à ceux de son fils, puisqu'elle a cédé une partie de ses propriétés en échange d'avances par M. Roque sur les fonds mêmes de Dambreuse (162-163) – Roque ressemblant de ce point de vue au M. Lheureux de *Madame Bovary* (parce qu'il profite du besoin de liquidités d'autrui pour mettre la main sur son capital à vil prix, 367-368) –, alors les affaires de Frédéric avec M. Dambreuse pourraient être une remarquable manière d'inverser la baisse du patrimoine familial, de remonter le fil de l'accumulation de capital et de répondre à son besoin de liquidités par l'augmentation de son revenu. Ne nous étonnons donc pas du ralentissement du récit lorsqu'il s'agit pour Frédéric d'arbitrer entre trois allocations possibles des 15 000 francs dont le texte a scrupuleusement décrit la mobilisation, depuis la lettre au notaire (252) jusqu'à l'émission d'un « bon sur la banque » (285). Parmi ces trois utilisations (investir dans les houilles de Dambreuse, investir dans le journal de Deslauriers, rembourser les dettes d'Arnoux), Frédéric choisit par amour celle qui est parfaitement improductive. Mais Flaubert n'a pas lu Frédéric Bastiat pour rien<sup>24</sup>, et le récit excelle à faire comprendre le prix de ce choix, ce que les économistes appellent le « coût d'opportunité » ou « coût de renoncement », c'est-à-dire la valeur de la meilleure des options non retenues<sup>25</sup> : en évoquant les « sophismes » (288) dont s'abuse Frédéric, en montrant le paradoxe de sa mauvaise foi (« Ah ! qu'il aille se promener avec ses actions, je ne les dois pas ! » - 287), en disant même les turpitudes d'Arnoux (290), le roman fait sentir la perte du protagoniste.

Cette liquéfaction du capital – pour abonder la thématique de l'écoulement développée par Thibaudet<sup>26</sup> –, qui se fait à bas bruit et n'a pas même l'éclat d'une ruine complète, n'est peut-être pas propre à Frédéric : Mme Arnoux aussi doit vendre une petite maison à Chartres pour combler les dettes de son mari (293) ; le père de Deslauriers aussi a fait un mauvais arbitrage en convertissant la dot de sa femme en une charge trop peu productive (57). Mais chez Frédéric, elle acquiert un sens que proclame la déclaration vibrante et centrale à Mme Arnoux : « Moi, je n'ai pas d'état, vous êtes mon occupation exclusive, toute ma fortune, le but, le centre de mon existence, de mes pensées » (403). Frédéric n'a pas un usage pathologique de l'argent<sup>27</sup> : il n'est pas avare et conçoit l'argent comme l'infini des possibles (174), en particulier comme le truchement de son amour<sup>28</sup>. Certes, Dorothée Picon remarque avec justesse que Frédéric, au moment où il prête ses 15 000 francs à Arnoux ou bien au moment où il place une partie de son argent à la Bourse au lieu de participer à *l'Union générale des Houilles françaises*, apparaît comme un homme qui « à l'activité de direction d'entreprise et de gestion d'actifs (...) préfère la condition de rentier soumis aux aléas des cotations<sup>29</sup> ». « Accepter l'offre de Dambreuse aurait fait de lui un homme d'action », ajoute-t-elle : « Son échec ou sa réussite auraient signifié quelque chose ». Au contraire, « la Bourse apparaît

<sup>24</sup> Voir Françoise Mélonio, « Flaubert 'libéral enragé ?' », in Anne Herschberg-Pierrot (dir.), *Savoirs en récits I – Flaubert : la politique, l'art, l'histoire*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, « Manuscrits modernes », 2010, p. 15-33.

<sup>25</sup> Bastiat en a expliqué la nature dans de petits pamphlets qu'a pu lire Flaubert (voir sa lettre à Louise Colet du 25 janvier 1852) : Frédéric Bastiat, *Ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas* [juillet 1850], in *Pamphlets*, éd. Michel Leter, Paris, Les Belles Lettres, 2009.

<sup>26</sup> Albert Thibaudet, *op. cit.*, p. 152-153.

<sup>27</sup> Voir le dossier « Économie et littérature » (dir. Pierre Bras et Claire Pignol), *L'homme et la société*, n° 200, 2016/2, en particulier p. 189-237.

<sup>28</sup> Voir Pierre Cogny, *op. cit.*, p. 118.

<sup>29</sup> Dorothée Picon, « Volonté individuelle et ordre social. *L'Éducation sentimentale*, un roman sans modèle », *Romanesques* n°7, « Récit romanesque et modèle économique » (dir. Patrice Baubeau, Alexandre Péraud, Claire Pignol et Christophe Reffait), Paris, Classiques Garnier, 2015, p. 173.

comme le paradigme de l'aléatoire », aucune intrigue financière n'étant par ailleurs susceptible de « donner un sens à l'enrichissement puis à l'appauvrissement de Frédéric »<sup>30</sup>. Cependant, la passivité même de Frédéric lui permet d'échapper à un écueil contemporain, signalé par Stendhal<sup>31</sup> aussi bien que par Flaubert lorsqu'il déclare la planète sera bientôt « inhabitable » parce qu'« il sera impossible d'y vivre, même aux plus riches, sans s'occuper *de son Bien* »<sup>32</sup> : du moins Frédéric n'oublie-t-il pas que l'argent doit rester un moyen et que l'amour est la fin. Son seul tort, devant la morale bourgeoise, serait de ne pas « tripoter ses capitaux<sup>33</sup> » pour élargir les moyens de son amour. Mais ce serait oublier que le véritable amour se mesure par la perte qu'il inflige.

## INEGALITES ET REVOLUTION

En brochant la logique de crédit et la logique de dépense qui gouvernent *L'Éducation sentimentale*, nous avons à peine approché une donnée fondamentale de ce roman de la révolution de 1848, donnée à la fois omniprésente et discrète, en cela conforme à l'interprétation que Lukács a pu livrer de cette œuvre, considérée comme expression de la mauvaise conscience bourgeoise. Cette donnée est le rapport du capital et du travail. Le roman de Flaubert serait passible des analyses déployées par Thomas Piketty dans *Le capital au XXI<sup>e</sup> siècle* à partir du discours de Vautrin ou d'autres pages balzaciennes<sup>34</sup>, à propos de la disproportion au XIX<sup>e</sup> siècle des revenus du travail et de ceux du capital. Entre les déclarations de Dambreuse selon lesquelles « on n'arrive[a] à rien de bien sans une surabondance du capital » (360) et la volonté de Sénécals « que l'ouvrier p[uisse] devenir capitaliste » (228), le roman dessine l'impossibilité absolue pour le travailleur d'accéder au capital. On y accède par l'héritage (Frédéric) ou par le mariage (Martinon), vieux expédients sociaux et romanesques assez commentés par Bourdieu, mais ni Dussardier, ni Sénécals, ni même Deslauriers marié à Louise ne semblent pouvoir accéder à ce qu'ont d'emblée Dambreuse ou Cisy, ni à ce que dilapide Frédéric.

Si cette problématique proprement socialiste est au centre de ce roman de la révolution, il ne nous semble pas que l'œuvre lui donne tout à fait corps, pour au moins deux raisons. La première touche à la représentation du socialisme, question qui dépasse le cadre de notre propos, mais nous amènera simplement à constater l'ambivalence du roman. D'un côté, dans une singulière et complexe page sur la « réaction » de février-mars 1848 qui semble faire entorse au principe flaubertien d'impassibilité, le texte semble dénoncer la haine-réflexe et bourgeoise du socialisme en tant qu'« idée » (440-441). D'un autre côté, les théories socialistes sont présentées sous forme d'amalgame (227) et la revendication socialiste se trouve déléguée à des personnages, Deslauriers et surtout Sénécals, qui sont des figures de l'envie ou de l'autoritarisme niveleur. Flaubert semble s'être ingénié à déléguer à ces figures grimaçantes des idées justes, de même que Pellerin porte une partie des convictions

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 182. Dorothee Picon repart de ce rapport à l'argent et de la critique flaubertienne du finalisme pour avancer que *L'Éducation sentimentale* déjoue du même coup les codes du roman réaliste et les théories de l'équilibre stable de l'ordre économique.

<sup>31</sup> Voir Michel Crouzet, *Stendhal et le désenchantement du monde*, Paris, Classiques Garnier, 2011, p. 501-510.

<sup>32</sup> Gustave Flaubert, lettre du 12 janvier 1867 à George Sand.

<sup>33</sup> *Ibid.*

<sup>34</sup> Thomas Piketty, *Le capital au XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 2013. Voir le très éclairant entretien d'Agathe Novak-Lechevalier avec Thomas Piketty dans *Le Magasin du XXI<sup>e</sup> siècle*, n°4, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2014, p. 13-23.

esthétiques du romancier. Ainsi, le « clerc », qui estime avoir « perdu sa jeunesse à la quête de son pain » (63), fait observer avec raison au « capitaliste » Frédéric la « misère » de Sénécail (192). Et le « répétiteur » lui-même, qui proclame dans la première partie « Moi, je travaille au moins ! Je suis pauvre ! » (119), n'a pas tort de clamer, lors de la pendaison de crémaillère de Frédéric, que « l'ouvrier, vu l'insuffisance des salaires, [est] plus malheureux que l'ilote, le nègre et le paria... », (228). Le discours socialiste, prophétique (« le peuple, à la fin, se lassera, et pourrait faire payer ses souffrances aux détenteurs du capital » 227), s'offre comme une idée corrompue par ses porte-voix, prenant le lecteur à contre-pied. Au Café de l'Intelligence, l'inconnu qui tonne contre la prostitution est hué et son discours jugé « rigolo » (455) ; pourtant l'enfance brisée de Rosanette, fille de canuts dont le destin se rattache quoiqu'elle en ait à l'histoire des révolutions, des inégalités et de l'insuffisance des salaires (487-488), est une enfance qui conforte en retour le discours apparemment ridicule de cet inconnu.

La deuxième raison pour laquelle la question du capital et du travail nous semble dans *L'Éducation sentimentale* abandonnée à l'intelligence du lecteur est qu'elle n'est pas à proprement parler chiffrée. C'est le lieu de rappeler un certain nombre d'ordres de grandeur utiles à la lecture d'un roman du XIX<sup>e</sup> siècle. Tenter de convertir les francs de l'époque en euros actuels s'avère peu éclairant. Mieux vaudrait acquérir une idée de la structure des prix et salaires de la période et raisonner en termes relatifs. Or la première partie du roman, dans son intention de poser les conditions socio-économiques respectives des protagonistes, comme l'a souligné Pierre Bourdieu, signale le niveau de salaire de l'employé. Martinon vit initialement avec 1500 francs par an (71). C'est le salaire typique du petit employé durant tout le second XIX<sup>e</sup> siècle ; c'est celui du médiocre Camille, employé des chemins de fer d'Orléans, dans *Thérèse Raquin* ; c'est celui que perçoit Saccard à la Ville de Paris au début de *La Curée*, traitement qu'il juge infamant. Deslauriers se situe dans cet ordre de grandeur, lorsqu'il attend initialement de son travail chez le notaire un revenu de 4000 francs qui lui permettrait de vivre ensuite trois ans à Paris. Et lorsque Frédéric, à la fin du roman, se désole que Mme Arnoux puisse devenir « institutrice, dame de compagnie, femme de chambre peut-être » (600), il l'imagine réduite à un emploi rémunéré de 60 à 100 francs par mois. Telle est selon lui la « misère », dès lors que la « ruine » est d'avoir 3000 francs de rente et que « l'opulence » ne commence que lorsqu'on perçoit dix fois cette somme – revenu que Mme Dambreuse considère à son tour comme une « misère » (567). Ces multiplicateurs indiquent assez combien le roman et la société du XIX<sup>e</sup> siècle se caractérisent par l'amplitude des inégalités.

Or s'il évoque le salaire des petits employés, le roman ne cite guère les salaires ouvriers. C'est une note de Pierre-Marc de Biasi qui nous rappelle que la rémunération des ouvriers des Ateliers nationaux a été de 2 francs puis 1 franc par jour (467, n2), les historiens de l'économie s'accordant à dire que le salaire moyen de l'ouvrier est quant à lui, au milieu du siècle, de 3 francs par jours, ce qui recouvre de toutes manières d'importantes disparités selon les régions et les qualifications<sup>35</sup>. Ainsi, lorsque nous lisons la scène de la visite de la manufacture de faïence de Montataire, il faut comprendre que Sénécail inflige à la Bordelaise des amendes (3 puis 10 francs) qui sont probablement une fois et demie et cinq fois supérieures à son revenu de la journée, d'où peut-être l'émoi de Frédéric et de Mme Arnoux

---

<sup>35</sup> Voir Jean-Marie Chanut, Jean Heffer, Jacques Mairesse et Gilles Postel-Vinay, « Les disparités de salaires en France au XIX<sup>e</sup> siècle » [en ligne], *Histoire et mesure*, vol. 10, n°3, 1995, p. 381-409.

– manière pour le roman de brouiller plus encore l’incarnation de la cause ouvrière. Mais il faut aussi comprendre que notre jeune héros républicain, perdant « quinze napoléons » au jeu chez les Dambreuse puis s’éloignant du tapis vert par « une pirouette » (259), vient de consumer quatre ou cinq mois de salaire d’un ouvrier ; que notre jeune apôtre de la redistribution (446-447) perd à la Bourse un demi-siècle de traitement d’une institutrice ; que l’ombrelle qu’il offre au début du roman à Mme Arnoux, sur une avance de Deslauriers, coûte plus d’un mois de revenus au clerc (149). Peut-être ces petits rappels chiffrés nous permettent-ils de comprendre l’amertume de Deslauriers songeant « Voilà les riches ! » (101), ou de percevoir avec plus d’acuité l’impudence de Dambreuse déclarant : « Plus ou moins, nous sommes tous des ouvriers » (442). La révolution, dans *L’Éducation sentimentale*, se comprend, d’un point de vue économique, au miroir du scandale des dépenses de Frédéric. Mais pour ne pas rendre la vérité des inégalités trop évidente au lecteur, pour ne pas la salir du misérabilisme d’un Ernest Legouvé, pour ne pas l’épaissir comme le fera Zola en opposant dès le début de *Germinal* le petit matin des mineurs au lever des rentiers, Flaubert la met à distance en gommant les chiffres et en faisant des interprètes de cette vérité – Deslauriers ou Sénecal – des personnages dysphoriques. Alors le roman, comme la société, demeure à déchiffrer ; il est porteur d’une évidence que le lecteur doit encore se formuler, indépendamment du centon d’opinions apprises et récitées que déploient les scènes de conversation politique et économique. Cependant que le peuple, décidément en marge de l’argent, s’incarne fugacement dans une silhouette ou un simple nom, l’ouvrière anonyme de Martinon (71), Hortense Baslin dont la Vatnaz soldait les comptes (585), Clémence Daviou humiliée par Deslauriers (284)...

\*

Au terme de cette lecture de l’argent à l’œuvre dans *L’Éducation sentimentale*, il serait nécessaire de rappeler d’abord comment Jacques Proust, tout en reconnaissant que Flaubert est « le contemporain de Balzac ou de Marx », montre que ni les logiques politiques ni l’infrastructure économique ne suffisent à dire l’unité de *L’Éducation sentimentale*<sup>36</sup> ; de rappeler ensuite l’avertissement de Michel Crouzet selon lequel l’argent, dans tout roman, est d’abord et avant tout un « argent littéraire<sup>37</sup> », aussi bien un imaginaire qu’un signifiant obéissant à un jeu propre. Cela nous invite, à propos de *L’Éducation sentimentale*, à au moins deux remarques conclusives.

D’abord, les chiffres précédemment cités doivent nous intéresser aussi par leur retour, leur parallélisme, leur substituabilité. Les montants allégués par le roman sont un peu découpés à l’emporte-pièce : on parle en unités de 1000 francs quand il en va des affaires de Frédéric. Ce sont souvent aussi des multiples (de 15 000 francs notamment), comme si le lecteur était convié à opérer lui-même des mises en rapport (Frédéric perd *deux fois plus* à la Bourse qu’il n’a gagné). Ajoutons que la similarité de certaines sommes interroge les linéaments du récit et de sa motivation : pourquoi le romancier, si enclin à chasser les répétitions lexicales, choisit-il que la somme restant due par Rosanette à la Vatnaz soit la

<sup>36</sup> Jacques Proust, « Structure et sens de *L’Éducation sentimentale* », *Revue des Sciences humaines*, janvier-mars 1967, p. 73. Le vrai facteur de fusion des « fonds » et des « premiers plans » serait plutôt la relation des différents personnages au Beau, seul enjeu qui importe véritablement à Flaubert (*ibid.*, p. 94-100).

<sup>37</sup> Michel Crouzet, « L’argent romanesque », *Romantisme* n°40, « L’argent », 1983, p. 115.

même que la somme restant due par les Arnoux à Dambreuse (4000 francs) ? À tout le moins, cette similarité des chiffres participe de l'impression qu'Arnoux est accablé, à coups redoublés, par ses créanciers (puisque c'est auprès de lui que Rosanette cherche d'abord de quoi payer la Vatnaz). Pourquoi aussi ce bref coup de projecteur sur l'industriel Fumichon, suppôt de Thiers et chantre de la propriété, qui se vante dans le salon Dambreuse d'avoir « commencé avec 15 000 francs de capital » (513), sinon pour rappeler qu'avec la même somme, Frédéric n'a rien fait ? – si ce n'est donner un motif à la visite finale de Mme Arnoux.

Une autre proposition d'étude de « l'argent littéraire » consisterait, plus avant, à examiner combien sont invasifs les mots et les formes de l'argent. Le jeune Stendhal suggère, dans *De l'amour*, que le langage de l'argent, de la monnaie, de la créance, demeure pertinent pour évoquer les mouvements de la passion, et Pierre-Marc de Biasi remarque ici « le lien essentiel et crucial entre amour et argent qui se construit, à mi-voix, tout au long du récit » (223, n1). À Montataire, Mme Arnoux apparaît bien bourgeoise à Frédéric lorsqu'elle lui objecte que le bonheur dans le crime serait une expérience « trop coûteuse » (alors que lui-même le prétend « payé par des joies sublimes ») et qu'elle conclut que « l'égoïsme fait une base solide à la sagesse » (309). À Auteuil, Frédéric, tremblant de « perdre par un mot tout ce qu'il croyait avoir gagné », voudrait que Mme Arnoux *se donne* et non *la prendre* et s'interroge continûment sur la *possession* ou le coût de cet amour chaste (407). Quant au dénouement qui voit les souffrances de Frédéric enfin « payées » (618), il ne doit pas nous faire oublier que tout au long du roman, Frédéric, bien loin de vivre une « passion infructueuse » (381), expérimente une permanence féconde. *L'Éducation sentimentale* apparaît de ce point de vue comme le roman d'un homme qui ne cesse d'abonder son capital d'amour, en vertu de l'idée stendhalienne que « l'amour est la seule passion qui se paye d'une monnaie qu'elle fabrique elle-même<sup>38</sup> ». L'épisode du premier dîner rue de Choiseul dit de Frédéric que les propos de table « tombaient dans son esprit comme des métaux dans une fournaise, s'ajoutaient à sa passion et faisaient de l'amour » (104), désignant par là une alchimie qui est une économie sans perte. Les apparitions plurielles de Mme Arnoux, les invariants mêmes de son portrait, la « suavité infinie » de ses yeux (388), finissent par établir une série passionnelle concurrente de la destruction du patrimoine financier, série dans laquelle le capital amoureux s'entretient lui-même.

Christophe REFFAIT

---

<sup>38</sup> Stendhal, *De l'amour* [1822], fragment 145, éd. Victor Del Litto, Paris, Gallimard, « folio classique », 1980, p. 306.